

I

LI

CONTAGION DE LA VARIOLE

LECTURE

FAITE DEVANT

L'UNION CATHOLIQUE

(Séance du 19 Mai 1872)

Par le Dr. GEORGE GRENIER

Licencié du Collège des Médecins et Chirurgiens de la Province de Québec, ex-Président de l'Institut Médical, Médecin de l'Hôtel-Dieu et du Dispensaire de la Providence, Démonstrateur d'Anatomie à l'Ecole de Médecine et de Chirurgie (Faculté de Médecine de l'Université Victoria, Montréal), auteur du *Mémorial Thérapeutique* du "Gutde Pratique des Sœurs de Charité," etc.



MONTREAL

TYPOGRAPHIE LE NOUVEAU-MONDE

No. 30, Rue Saint-Gabriel

—
1872

CONTAGION DE LA VARIOLE

LECTURE

PAR LE

L'UNION CATHOLIQUE

(Séance du 19 Mars 1872)

Par le Dr GEORGE GRÉNIER

La Commission de l'Union Catholique a l'honneur de vous adresser le rapport que vous lui avez demandé de vous adresser sur la Contagion de la Variole. Ce rapport est le fruit de l'étude que la Commission a faite de la question de la Contagion de la Variole, et de l'avis qu'elle a émis sur la question de la Contagion de la Variole.

TYPOGRAPHIE DE MONTMARTRE

1872

CONTAGION DE LA VARIOLE

LECTURE

FAITE DEVANT

L'UNION CATHOLIQUE

Séance du 19 mai 1872.

M. le Président,

Messieurs,

Depuis l'automne dernier, la variole règne d'une manière épidémique dans cette ville. Après avoir ravagé durant la guerre franco-prussienne le continent Européen, cette affreuse maladie, traversant les mers, est venue semer ici le deuil dans un grand nombre de familles. Essayer de tirer d'une expérience chèrement acquise, pendant ces derniers mois, quelques leçons pour l'avenir est une tâche plus utile qu'agréable que je n'aurais pas entreprise devant vous, si je ne connaissais l'intérêt que les membres de l'Union Catholique prennent à tout

ce qui peut procurer le bien-être moral et physique de notre population.

Il n'est pas besoin de vous dire que la mortalité de la ville s'est accrue d'une manière extraordinaire pendant cette épidémie. Les rapports hebdomadaires en font foi. Non seulement la variole a fait des ravages, mais les affections erysipélateuses, la fièvre puerpérale et même les autres maladies ont été nombreuses et ont présenté un caractère de gravité plus qu'ordinaire, dû sans doute à la constitution médicale alors existante.

De toutes les maladies épidémiques, la variole est la plus grave, et le choléra lui-même n'enlève pas dans la même proportion ceux qu'il atteint. Non seulement un grand nombre de ceux qui sont frappés de variole meurent dans la période aiguë couverts d'une lèpre hideuse, mais encore lorsqu'ils ont pu résister au premier choc, trop souvent la maladie laisse après elle des traces ineffaçables de son passage. Heureux ceux qui n'ont que les marques extérieures et qui n'ont pas conservé, dans leur constitution, le germe de maladies qui amèneront bientôt des conséquences mortelles ou leur feront traîner misérablement une vie languissante.

D'après ce que nous avons vu cet hiver, l'on ne s'étonne pas que quelques auteurs aient voulu prouver qu'une des variétés de la peste qui, dans l'ancien temps, exerçait de si terribles ravages, n'était autre chose que la variole elle-même. Cette opinion, tout extraordinaire qu'elle paraisse, est soutenue par un homme non moins célèbre que Willan dont la classification des maladies de la peau est encore admise aujourd'hui.

Existe-t-il quelques moyens d'empêcher la propagation de ces maladies contagieuses? Les écrits, les discussions, les efforts même considérables faits dans ce sens, quoique non pas tout à fait inutiles, ont donné cependant des résultats peu satisfaisants. Peut-être le système était-il mauvais, mais peut-être aussi la population n'a-t-elle pas secondé ces mesures autant que son intérêt lui en faisait un devoir.

Il existe, il faut le dire, une apathie regrettable pour tout ce qui regarde l'hygiène, et en particulier, les précautions à prendre contre l'extension des maladies contagieuses. Pour un grand nombre ces affections prennent un caractère de fatalité auquel ils croient qu'il est impossible de se soustraire.

La doctrine du Coran aurait grande chance de trouver ici plusieurs adeptes. La résignation chrétienne est une belle vertu, mais il ne faut pas la confondre avec l'apathie et la paresse.

Nous avons remarqué, cet hiver, avec étonnement le grand nombre de personnes qui doutent que la variole soit contagieuse. Quelques-uns même en sont très convaincus. La plupart agissent en conséquence et négligent les précautions convenables. Voyons donc comment la variole est contagieuse, tâchons de saisir le mode de transmission de cette fièvre éruptive et la nature intime de son virus pour tirer ensuite de là quelques indications propres à arrêter le développement de l'épidémie.

I

Qu'est ce que la contagion ? D'après le Dr. Anglada « c'est la transmission d'une affection morbide de l'individu malade à un ou plusieurs individus, par l'intermédiaire d'un principe matériel étant le produit d'une élaboration morbide spécifique ; lequel principe, communiqué à l'homme sain, détermine chez lui les mêmes phénomènes, les mêmes expressions

symptômatiques que les phénomènes, les expressions symptômatiques, etc., observés chez l'individu d'où il est parti. »

L'infection n'exclut pas la contagion, mais elle en diffère en ce que le principe matériel qui transmet la maladie est le résultat de principes morbides développés en dehors de l'organisme d'un individu malade, tels sont les miasmes paludéens produisant la fièvre tremblante, les morsûres de serpent, les poisons, les gaz délétères, etc.

D'après cette définition, il est impossible de ne pas faire entrer la variole dans la classe des maladies contagieuses, et pour la plupart il paraîtra même superflu de vouloir le prouver. Cependant, les médecins qui sont à même de constater tous les jours les opinions du peuple sur ces matières, jugent autrement et le dernier numéro de l'« Union Médicale » contient même quelques observations à ce sujet.

Dans les grands centres de population comme Montréal, il est souvent à la vérité très-difficile de tracer la source de la contagion.

Le malade vous assure qu'il n'a visité personne atteint de variole et

que cette maladie n'existe pas dans la maison ni aux alentours. Doit-on affirmer alors que la variole s'est développée spontanément? Cela serait contraire à l'observation de tous ceux qui se sont trouvés dans des conditions favorables pour suivre pas à pas la transmission de la maladie, par exemple, dans les petites localités. De fait, cette fièvre éruptive est pour ainsi dire le type des maladies contagieuses; elle se communique de toutes manières, par inoculation, par simple contact, par inhalation.

Prenez la quantité la plus minime de virus dans une pustule variolique, insérez cette matière par une légère piqûre sur un individu sain. Après une incubation de sept à 14 jours pendant laquelle la santé de l'individu n'est nullement troublée, la variole se déclare tout-à-coup et suit les mêmes phases que chez le premier malade. Cette pratique de l'inoculation suivie en Chine et dans d'autres pays de l'Orient depuis un temps immémorial dans le but de mitiger la maladie, a été adoptée pendant près d'un siècle par les nations chrétiennes.

Eh ! bien, la maladie se développe d'une manière analogue chez ceux qui la prennent en respirant un air

contaminé par le virus variolique, la surface d'absorption seule est changée. Les principes volatils émanés du corps des varioleux, venant en contact avec les voies respiratoires, sont absorbés et développent ensuite la maladie après une période d'incubation plus ou moins longue.

C'est une espèce d'inoculation. On rapporte que les Chinois avaient adopté une pratique assez singulière : Enveloppant dans un peu de charpie les croûtes détachées des pustules varioliques, ils introduisaient ce petit tampon dans les narines et arrivaient ainsi au même résultat que nous obtenons par l'inoculation directe. La transmission de la maladie a lieu exactement par le même mode, dans les cas ordinaires, seulement, elle se fait d'une manière moins saisissable. On a remarqué depuis longtemps que la contagion se fait d'une manière plus active à l'époque de la dessiccation des pustules. En effet, les concrétions qui se forment à cette période de la maladie jouent un grand rôle dans sa propagation et en sont peut-être les agents les plus actifs. Ces concrétions se réduisent en poussière impalpable qui vient ensuite flotter dans l'atmosphère qui entoure le

malade, s'attache à ses vêtements, se dépose sur les meubles, les tentures, les cadres, les tapis, partout enfin, de sorte que le principe morbifique peut facilement se transporter loin du lieu où il a pris naissance.

La variole peut se transmettre de tant de manières différentes que le mode doit nous échapper souvent.

Chez un individu prédisposé à prendre la maladie, le simple contact de vêtements ayant appartenu à un varioleux, l'entrée dans une chambre occupée à une époque antérieure plus ou moins éloignée par un malade atteint de la maladie, l'usage d'une voiture ayant servi au transport d'un varioleux, le contact de personnes, qui sans avoir la maladie, sont en communication journalière avec de tels malades, et mille autres circonstances peuvent en devenir le point de départ. Le principe contagieux peut rester longtemps à l'état latent et manifester tout-à-coup son existence, lorsque les conditions nécessaires se rencontrent pour sa propagation.

«C'est ainsi, dit Trousseau, qu'on voit dans une famille une même maladie contagieuse sévir à une certaine époque, puis disparaître et reparaitre après un certain temps avec une égale

intensité, sans qu'il y ait eu une nouvelle contagion venue du dehors, sans que rien puisse rendre raison de cette réapparition, rien, si ce n'est que le germe du mal est resté caché où vivait cette famille, dans les tentures des meubles et de l'appartement. Une enfant de neuf ans est enlevée par une diphtérie maligne. Les deux sœurs éloignées de la maison dès que les premiers symptômes de la maladie se sont déclarés chez l'aînée, ne la contractent pas ; mais huit mois après, de retour à la maison paternelle, la cadette est prise et succombe. Cette fois encore, la petite sœur, âgée de cinq ans, est renvoyée chez sa grand-mère, mais elle emportait en elle le germe du mal ; bientôt l'angine se déclare et sept jours après le croup nécessitait la trachéotomie, qui fut suivie d'un succès complet.

Dans cet exemple l'incubation n'a pu durer huit mois, il faut que le germe morbifique soit resté caché quelque part dans la maison. Si le plus souvent nous ne pouvons découvrir la source de cette nouvelle invasion, il nous est cependant donné quelque fois de la saisir comme dans l'exemple suivant cité par Watson. La scarlatine se déclare chez plusieurs

membres d'une nombreuse famille. La maladie a disparue, la maison est abandonnée, soigneusement ventilée et purifiée. Au bout d'un an, la famille revient habiter la même demeure. Une servante en voulant ouvrir le tiroir d'une commode s'aperçoit qu'il est fixé par un morceau de flanelle placé entre le tiroir et le meuble lui-même. Elle prend cette flanelle, se la met en jouant autour du cou, mais une vieille nourrice reconnaît tout de suite que ce linge a servi aux malades affectés de scarlatine ; elle le prend et le jette au feu. Bientôt cependant la servante tombe malade, la scarlatine envahit de nouveau la maison et attaque tous ceux qui la première fois, n'avaient pas contracté la maladie.

Encore quelques exemples puisés dans Trousseau pour vous faire saisir le mode de transmission des maladies contagieuses.

« En 1827, dit-il, je donnais mes soins rue de l'Echiquier, à Paris, à une jeune fille atteinte de variole. Elle vivait avec sa mère, pauvre mercière. Les deux femmes habitaient le rez-de-chaussée. Il n'y avait qu'une pièce divisée par un grand paravent. Du côté de la rue était la boutique ; le

compartiment de derrière était réservé pour le lit commun de la mère et de la fille. Tant que dura la variole, les voisins vinrent comme d'habitude chercher les merceries dont ils avaient besoin : aucun ne douta du danger de ces visites.

Je demeurais alors moi même, rue de l'Echiquier, et je surveillais avec soin le développement d'une petite épidémie toute locale qui allait se développer. En moins de six semaines, dix-sept personnes furent atteintes de variole dans le voisinage, et je sus de la mercière que les premières prises dans chaque famille étaient venues puiser le germe contagieux dans la boutique. Or, personne n'ayant su comment s'était développée la petite vérole, les médecins, appelés demeurèrent convaincus qu'elle s'était développée spontanément.

« En 1802, les troupes anglaises revenant d'Egypte, transportent en Espagne l'ophthalmie, inconnue jusqu'alors sur les côtes de la Péninsule. Depuis cette époque, la maladie attaque successivement les divers régiments qui viennent y tenir garnison. Il en était ainsi, du moins, en 1828, lorsque je fus envoyé à Gibraltar : les chirurgiens anglais me montraient des

soldats affectés d'ophthalmie d'Egypte, et cependant, depuis vingt-six ans, la literie, le mobilier des casernes avaient été bien des fois renouvelés : on avait tout imaginé pour rendre les casernements plus salubres. »

Je crains d'abuser de votre patience; mais les faits suivants sont si instructifs que je ne puis résister au désir de les rapporter.

« En 1854, le vaisseau anglais le « Wellington » fit voile pour l'Orient, emportant un régiment d'infanterie; quelques jours après sa sortie du port, la variole se déclare et a bientôt infecté un grand nombre de soldats. Rentré à Plymouth, le bâtiment est nettoyé de fond en comble, remis pour ainsi dire à neuf; quelque temps après, alors qu'on le croyait complètement purifié, il reprend la mer, transportant en Crimée de nouvelles troupes. Quinze jours de navigation s'écoulent, et la variole reparait à bord, où elle fait de nouvelles victimes; elle en fait encore parmi les blessés que le vaisseau ramène de la mer Noire. Pour la seconde fois on le soumet à de nouvelles purifications; toutes les garanties sont prises, on l'espère du moins, pour rendre son habitation salubre, et cependant, à

son troisième voyage, la maladie s'y déclare pour la troisième fois.

« Peu importe comment la première épidémie s'est développée, mais voyons d'où elle a pris sa source dans les deux traversées suivantes. En considérant que plus de neuf jours, limite ordinaire du temps d'incubation de la variole, s'étaient écoulés depuis le départ d'Angleterre, lorsque le premier soldat fut pris, on devait penser à un développement spontané du fléau ; mais pourquoi ne pas admettre que le bâtiment portait dans ses flancs le germe contagieux qu'il avait conservé depuis la précédente campagne, lorsque des exemples nombreux sont là pour témoigner de cette conservation des germes morbifiques ? »

Un homme mort de la variole est amené dans une salle de dissection. Quatre étudiants, dont un seul avait touché le cadavre, sont quelques jours après atteints de la même maladie.

« Dans le siècle dernier, la justice ordonne l'exhumation d'un individu mort depuis longues années et qui avait succombé à la variole : le fossoyeur chargé de cette funèbre opération, quelques-unes des personnes qui l'assistaient, sont pris de cette maladie ; elle se déclare bientôt après dans

la petite paroisse où les choses se passaient et où depuis longtemps elle ne s'était pas montrée. Le fait paraît apocryphe, il est néanmoins rapporté par des auteurs les plus dignes de foi ; il nous enseigne que le germe varioleux, enseveli, pour ainsi dire, mais seulement déposé sur les planches d'un cercueil, a pu frapper un assez grand nombre d'individus, et se développer avec une formidable énergie, lorsqu'il eut rencontré les conditions favorables à son développement. La conservation de ce principe morbide à bord du *Wellington* n'est pas moins acceptable.»

«Les germes morbifiques peuvent donc rester silencieux pendant un certain temps, adhérents aux corps inorganiques comme le virus varioleux au fil que l'on en imprégnait autrefois ; ils peuvent se cacher ainsi pendant des jours, des mois, des années, attendant, pour manifester leur présence, les conditions favorables à leur évolution.»

Il faut remarquer en effet que l'exposition seule aux miasmes ne suffit pas pour amener la maladie. Pour les maladies contagieuses, comme pour les autres affections morbides, il faut une prédisposition spéciale qui

ne se rencontre pas toujours. Ne voyons-nous pas tous les jours un refroidissement, cette grande cause de maladies, n'être suivie d'aucune suite fâcheuse, tandis que dans un autre temps chez le même individu l'application bien moins soutenue de la même cause amènera une violente inflammation ? Certains individus ont une capacité de résistance quelquefois absolue, le plus souvent temporaire. Quelquefois vous essayez inutilement trois ou quatre fois d'inoculer le vaccin, et à quelque temps de là, rien n'étant changé en apparence dans la condition du sujet, vous réussirez peut-être avec le même procédé et le même vaccin. N'en est-il pas de même de la variole ? Ne voyons-nous pas tous les jours certains individus être réfractaires à l'action du virus variolique ou bien contracter une variole très bénigne sous l'influence de causes dont nous ne pouvons pas toujours saisir la nature.

Ajoutons encore le fait suivant d'après l'auteur ci-haut cité :

« La clavelée [maladie essentiellement contagieuse] se met dans un troupeau de cinq cents moutons; cinquante sont pris, et demeurent au milieu des autres. Couchés dans la

même bergerie, ils souillent de bave, de pus, la litière commune, le râtelier où tous indistinctement vont manger leurs fourrages. Un mois après, cinquante autres sont malades, et, dans l'espace de cinq à six mois, l'épizootie a ravagé le troupeau ; cinquante moutons seulement sont restés peut-être inattaquables. Assurément le virus claveleux avait bien son aptitude spéciale, puisqu'il a frappé les neuf-dixièmes du troupeau. Comment se fait-il que tous les individus qui le composaient, n'aient pas été pris ensemble ? Comment cinquante ont-ils été épargnés ? Personne ne niera l'aptitude individuelle.

« Elle est si bien en jeu, que, de ces cinquante moutons non contagionnés après être demeurés cinq, six mois et plus au milieu des malades, couchant sur la même litière, mangeant au même râtelier, constamment pressés contre eux, mêlant leur toison à la leur, touchant de leurs museaux leurs museaux souillés de jetage, de ces cinquante moutons, un, peut-être plusieurs, vont prendre un beau jour la maladie pour être passés, à quelque temps de là, sur le chemin qu'aura traversé un autre troupeau dont un seul individu était clavelé. »

Cette capacité de résistance est ordinairement d'autant moindre que l'individu est plus jeune. La contamination antérieure met généralement à l'abri de la contagion. On a cité des exemples de récurrence de variole, mais ce sont là des faits exceptionnels.

A défaut de cette disposition de l'économie à recevoir les germes morbifiques, ceux-ci sont semés en pure perte. Il arrive alors ce que l'on voit survenir lorsque des graines sont semées dans un terrain non préparé pour les recevoir. Ces semences ne germeront qu'en autant qu'elles seront placées dans les conditions propres à favoriser leur évolution, cependant on ne peut nier qu'elles possèdent en elles-mêmes le pouvoir de reproduire la même plante d'où elles dérivent. De même on ne peut nier le principe contagieux lorsque le mode de transmission de la maladie nous aura échappé ou bien quand l'exposition à la cause morbifique n'aura pas nécessairement été suivie de la contagion.

Cette matière morbifique dont nous venons de voir les effets, pouvons-nous connaître sa nature? C'est là une question bien difficile et que la science n'a pas encore résolue. Cependant les hypothèses n'ont jamais

fait défaut pour expliquer tous les points obscurs qui se rencontrent tous les jours sous notre observation. A défaut de certitude je veux vous mentionner ces conjectures.

Suivant M. Chs. Robin, les germes morbifiques sont formés par des substances organiques qui ont subi une telle altération qu'elles transmettent aux substances organiques saines, par simple contact, leur genre d'altération. M. le professeur Bibaud, dans une savante lecture devant l'Institut Médical sur les maladies contagieuses, est d'opinion que les « germes qui engendrent les maladies pestilentiellles [susceptibles aussi de devenir contagieuses] ne sont pas des végétations exotiques ni des insectes, mais des altérations malades de nos tissus, un mode de transformation moléculaire différente de celle qui s'opère dans les êtres à l'état de santé. L'humidité chaude surtout est la cause essentielle de la vitalité de ces matières, quelles qu'elles soient. que nous respirons, sous l'action de laquelle elles se reproduisent. La sécheresse, les terrains secs et nets, l'air libre et froid ont l'effet de la détruire ou de la faire s'éteindre pour un temps. Inutile de répéter le pourquoi la fermentation

putréfactive est active ou presque nulle selon ces conditions opposées. N'oublions pas ce fait que le virus n'étant pas toujours détruit par l'assèchement, pourra reprendre sa vitalité à la faveur de cette humidité chaude après avoir dormi plus ou moins longtemps. Nous verrons tout-à-l'heure que ces considérations ont une haute portée pratique.

Ces molécules organiques, en suspension dans l'air, ou ingérées avec les boissons et les aliments, ou bien encore, placées sur la peau dans des conditions favorables à l'absorption, ont subi une telle transformation que la moindre parcelle absorbée par un individu sain reproduit l'affection primitive qui leur a donné naissance.

Vous connaissez le phénomène de la fermentation. En mettant un peu de levûre dans une décoction d'orge, cette dernière se transforme en alcool et en acide carbonique, tandis que la levûre [végétal microscopique] se développe en grande quantité pendant cette fermentation et flotte sur la surface du liquide.

Liebig prétend qu'il se passe quelque chose d'analogue par l'introduction d'un virus quelconque dans

l'économie animale. Le virus vario-
lique, par exemple, se multipliera
dans l'organisme au dépens de cer-
tains principes contenus dans le sang.
Tout ce qu'il y a de fermentescible
par ce virus dans ce liquide sera par
là même détruit et « cette sorte de le-
vain, lors d'une nouvelle introduc-
tion, ne trouve plus rien sur quoi
exercer son action. De là cette règle
générale, qu'une première atteinte de
variole met généralement à l'abri de
la contagion. » L'éruption subsé-
quente ne serait que le résultat de
l'effort fait par l'organisme pour se
débarrasser de ces principes morbides
développés dans le sang.

La théorie de M. Pasteur sur la fer-
mentation est à la mode aujourd'hui
et les médecins s'en sont emparés pour
se rendre compte des phénomènes de
la contagion. Pour M. Pasteur les fer-
ments n'existent pas ou plutôt la fer-
mentation est due à des germes vi-
vants répandus dans l'atmosphère. Ce
chimiste prétend que telle spore recon-
naissable à certains caractères jouit
de la propriété de faire naître une
fermentation spéciale. Ainsi les fer-
mentations alcoolique, lactique, buty-
rique, etc, seraient le résultat de l'ac-
tion de spores différentes. Mais où

sont ces germes, dira-t-on, êtes-vous capable d'en démontrer l'existence ? La vie est répandue partout, l'air et la terre, les fleuves et la mer sont peuplés d'êtres innombrables qui attestent la toute puissance du créateur. Animée par les forces de la vie, la matière s'agite, s'organise et de tous côtés une multitude d'organismes en voie de formation s'empare des matériaux mis en liberté par les êtres dont la vie s'est éteinte. C'est un tourbillon continu où existe cependant l'harmonie la plus parfaite. Par là même que ces corps sont organisés, ils doivent nécessairement cesser d'exister et retomber à l'état de matière brute. Mais l'espèce ou la race ne seront pas perdues. Avant de succomber l'être a laissé derrière lui les matériaux propres à la formation d'un organisme semblable au sien. C'est la graine, c'est l'embryon, c'est le germe ?

Qu'est-ce donc que le germe sinon « le rudiment le plus rudimentaire d'un être nouveau produit par un être semblable ». Depuis que le monde des infiniment petits nous a été révélé par la puissance du microscope, on a tenté d'expliquer bien des choses obscures au moyen de ces corpus-

cules organisés. Il existe, paraît-il, une quantité innombrable de ces germes suspendus dans l'atmosphère. En faisant condenser sur des surfaces refroidies la vapeur contenue dans l'air et en examinant au microscope l'eau ainsi condensée, on y aperçoit au bout de quelques jours une multitude d'infuscires variés.

Lorsqu'un rayon de lumière pénètre dans une chambre obscure vous apercevez alors une multitude d'atomes qui voltigent dans l'espace éclairé par ce rayon. L'air en est rempli. Faites alors passer cet air dans un tube de platine chauffé au rouge, ces corps disparaissent, ils sont donc organiques. Répétez alors la récente expérience du Prof. Tyndall, dans une lecture donnée devant l'Institution Royale à Londres, filtrez cet air à travers de la ouate et vous verrez disparaître aussi tous ces corpuscules. De même M Pasteur pour démontrer que ces corpuscules existent dans l'atmosphère, empêche la fermentation de se produire dans un liquide contenant des ingrédients fermentescibles et dans lequel il a préalablement détruit les corpuscules organisés en bouchant simplement le flacon avec de la ouate ou en se servant de cornues à col con-

lourné de manière que les sporules ne puissent y pénétrer.

Pourquoi n'existerait-il pas des spores morbides ? Pourquoi l'inhalation de ces germes ne pourrait-elle pas produire les différentes maladies contagieuses ?

Ce germe répandu dans l'air peut n'y vivre que d'une façon latente tant qu'il ne trouve pas un lieu convenable à sa vie. Mais il ne tarde pas à se développer, à se multiplier en tombant dans un milieu favorable. De même qu'il faut une sporule spéciale pour produire une fermentation donnée, de même chaque maladie contagieuse aurait sa sporule qui, libre dans l'atmosphère, n'attendrait qu'un terrain favorable pour manifester son existence. Suivant cette hypothèse, il y aurait donc une sporule cholérique, variolique, scarlatineuse, etc.

Ne pourrait-on pas expliquer ainsi la propagation de la plupart des maladies contagieuses ? On constate partout dans les villes l'influence pernicieuse exercée par la malpropreté, l'accumulation et la putréfaction des matières organiques de toutes sortes sur la santé des individus et de la communauté. Or on touche peut-être ici à l'explication de l'action de ces miasmes, si en

effet la matière organique en décomposition laisse échapper des corpuscules qui, entraînés dans l'atmosphère par le mouvement de l'air et des gaz, iraient semer partout la maladie et la mort.

De même qu'une semence produit une plante qui à son tour donne naissance à un grand nombre de semences toutes capables de reproduire la même plante; de même les germes en question, trouvant dans l'organisme leurs conditions d'existence, peuvent se reproduire et donner naissance aux maladies épidémiques. Ainsi la plus petite quantité de matière variolique introduite dans l'organisme, se développe et reproduit un nombre extraordinaire de pustules qui à leur tour peuvent transmettre la maladie.

De tout temps les chirurgiens ont redouté le contact de l'air pour les blessures et les abcès. Le pus de ces derniers, tant qu'il reste à l'abri de l'air, n'infecte pas l'économie animale, tandis qu'à son contact il se putréfie rapidement et se remplit de petits organismes appelés vibrions. D'où proviennent les germes de ces corpuscules? N'est-ce pas de l'atmosphère?

N'est-ce pas en effet pour vous préserver de l'action de ces germes que

décom-
pusen-
sphère
es gaz,
adie et
produit
e nais
menées
même
n ques-
e leurs

se ré-
ce aux
la plus
iologique
e déve-
extraor-
ur tour

ens ont
pour les
s de ces
abri de
animale,
utréfie
etits or-
où pro-
corpus-
sphère?
ous pré-
mes que

vous mettez instinctivement votre mouchoir à la bouche, lorsque vos devoirs vous obligent d'aller visiter des malades atteints d'effections contagieuses. L'air filtré serait alors innocent, comme dans les expériences de M. Pasteur et de M. Tyndall, car le coton ou la soie aurait arrêté les corpuscules organisés tout prêts à aller porter dans votre sein le germe de la maladie.

Quoi qu'il en soit, il existe pour la variole, comme pour la scarlatine, comme pour la rougeole, comme pour le choléra, comme pour un grand nombre d'autres maladies, un principe quelconque qui propage la maladie et qui émane du malade lui-même.

Ferment, germe, corpuscule organisé, quelque soit son nom, son existence ne peut être mise en doute. Ce principe, quelqu'il soit, vit et se propage comme la graine s'il tombe dans un sol favorable ; au contraire il végète et périt s'il ne trouve pas autour de lui les conditions nécessaires à son développement. Mais rappelons-nous qu'il peut rester longtemps à l'état latent et manifester tout-à-coup son existence lorsque les conditions né-

cessaires se rencontrent pour sa propagation.

II.

Il était nécessaire d'entrer dans ces quelques détails afin de vous démontrer, autant qu'il nous est permis de le saisir, le mode de transmission des maladies contagieuses et en particulier de la variole. Mais, direz-vous, la proclamation de tels faits n'est propre qu'à jeter l'alarme parmi la population. Le public effrayé ne voudra plus prendre soin des malades atteints de maladies contagieuses et les laissera mourir dans la solitude. Cela n'est pas à craindre. Les sentiments de la nature règnent à un trop haut degré dans le cœur des parents, l'esprit de charité est trop enraciné dans les mœurs de notre population, l'abnégation et le dévouement de nos religieuses se sont manifestés d'une manière trop éclatante, pour que ce danger arrive. Il n'y a pas de mal à dire la vérité, toute la vérité. D'ailleurs la plus grande partie du public reconnaissait déjà la vertu contagieuse de la variole et je ne sache pas qu'aucun malade ait manqué des soins nécessaires. Au contraire il faudrait

plut
de n
Pou
hyg
tous
effic
que
Ces
cas
reco
mai
vari
est l
avoi
die.
rale
méd
un g

L
mar
rope
la p
s'est
pas
cès.
com
con
ne c
croi
vrai
ne p

pro-
 plutôt reprocher à nos compatriotes de ne pas craindre assez le danger. Pour faire adopter les précautions hygiéniques convenables, il faut que tous soient bien convaincus de leur efficacité et du danger imminent auquel on s'expose en les négligeant. Ces moyens recommandés en pareil cas sont simples, connus de la plupart, recommandés par tous les médecins, mais trop souvent négligés. Pour la variole en particulier la vaccination est le premier moyen auquel on doit avoir recours pour prévenir la maladie. Cette pratique, presque généralement adoptée par la profession médicale, doit être acceptée comme un grand bienfait.

La vaccination a été attaquée d'une manière consciencieuse ici et en Europe, elle a été défendue de même et la presque unanimité de la profession s'est prononcée en sa faveur. Ce n'est pas ici le lieu de renouveler ce procès. Etant fermement convaincu, comme la grande majorité de mes confrères, de l'efficacité de la vaccine comme préservatif de la variole, je crois que ce moyen préservatif devrait être placé au premier rang. On ne peut le négliger sans manquer à

ce que l'on doit à soi-même et à la société.

Dans les premiers temps de l'introduction de cette pratique on espérait pouvoir détruire complètement la variole et l'effacer du nombre des maladies qui affligent l'espèce humaine. En effet, on avait essayé en vain l'inoculation de la variole chez les personnes vaccinées. Des épidémies survenues plusieurs années ensuite sont venues détruire cette espérance et ont prouvé qu'un certain nombre même parmi les personnes bien vaccinées, pouvait contracter la maladie, mais le plus souvent sous une forme avantageusement modifiée.

Si donc, malgré ce moyen, la maladie se déclare dans une famille, il faut tout de suite adopter des mesures efficaces pour assurer le bien du malade lui-même et s'occuper à l'extension de la maladie.

Un incendie se déclare, de suite l'alarme sonne. Des hommes spécialement préposés à cette fin s'élancent vers le lieu désigné, en un clin d'œil tout est prêt, l'eau jaillit en abondance la propriété est sauvée. Quelque fois il est impossible de sauver la propriété déjà atteinte, alors les efforts se bornent à circonscrire l'élément

destructeur, à préserver les propriétés voisines.

La maladie est un incendie qui se déclare tout-à-coup dans l'organisme. Si elle est individuelle, elle se bornera à exercer ses ravages sur l'individu lui-même, mais si le principe septique dont il est imprégné peut se transmettre à d'autres, alors elle ne borne pas là son action, elle se propage de proche en proche et s'étend bientôt sur toute une ville, sur tout un pays. Il faut agir alors comme on le fait dans un incendie. Est-ce que la santé n'est pas le bien le plus précieux ? On le dit, mais c'est la dernière chose dont on s'occupe efficacement. Le principe est le même. Si l'on ne peut dans ce cas arrêter la manifestation de la maladie chez l'individu déjà affecté, il est possible du moins de circonscrire ses ravages au moyen de précautions convenables. Le feu s'éteindra là faute d'aliments.

Pour mettre les mesures nécessaires à exécution, il faudrait d'abord organiser un Bureau de Santé efficace. Sans accuser le zèle de nos confrères officiers de santé, l'on sait que l'organisation actuelle ne permet pas de faire tout le bien désirable. Les hommes de police sanitaire surtout

ne sont pas en nombre suffisant. Ces hommes spéciaux connaissant l'extrême importance de leurs devoirs devraient être disciplinés de manière à agir envers les familles avec la plus grande prudence et une délicatesse extrême. Alors le public convaincu de l'efficacité des moyens mis en œuvre, leur donnera sa confiance et loin de mettre obstacle à leur mission, la favorisera de toutes manières. Les médecins, premiers gardiens de la santé publique, les parents eux-mêmes convaincus qu'il y va de leur intérêt et de celui de leurs malades, s'empres seront de faire rapport au Bureau de Santé de chaque cas de maladie contagieuse sous leurs soins. Les officiers de ce Bureau seraient alors chargés de voir à l'exécution des principaux moyens préservatifs, de recommander les mesures hygiéniques les plus efficaces sous les circonstances données pour empêcher l'extension de la maladie.

Nous ne nous occuperons pas ici des mesures générales d'hygiène publique que les autorités doivent mettre en force en tout temps et surtout en temps d'épidémie, car cela nous entraînerait trop loin, mais nous dirons quelques mots des règles d'hygiène

que les familles elles-mêmes doivent adopter pour leur sûreté personnelle et le plus grand bien du malade. Ces dernières sont peut-être aussi les plus efficaces, car sans la coopération du public, les efforts des autorités resteront sans fruit.

Nous dirons cependant que l'érection d'un hôpital spécial pour les maladies contagieuses et en particulier la variole serait d'une indispensable nécessité. Cet hôpital devrait être isolé et fourni de tous les appareils de ventilation modernes. Dans un hôpital de ce genre, le système des grandes salles est on ne peut plus vicieux. Il faut surtout des salles nombreuses, bien aérées, divisées par des cloisons en petites chambres pouvant contenir deux ou trois lits seulement.

Les mesures à adopter dans l'intérieur des familles pour limiter les progrès des maladies contagieuses sont simples et cependant efficaces. Parmi les plus recommandables nous pouvons certainement placer l'isolement, les désinfectants, les bains et les lotions, enfin la ventilation.

L'isolement complet ou presque complet n'est pas toujours praticable. Une famille, quelquefois assez nombreuse, est logée dans un ou deux

appartements : ce qui rend nécessairement impossible l'isolement du malade.

Mais si on le peut, on devra placer le malade dans un appartement assez vaste, aéré. Les cadres, les tentures, les rideaux, les tapis, tous les autres meubles inutiles devront être bannis de la chambre. Seul le strict nécessaire doit y rester. Les exemples de contagion cités plus haut dans lesquels ces objets ont été la cause de la réapparition de la maladie dans la même demeure après un temps plus ou moins éloigné, prouvent la nécessité de cette mesure. Des fragments de gale, la poussière des concrétions varioliques peuvent s'attacher à ces objets et affecter plus tard un individu prédisposé à subir l'attaque de la maladie.

Les vaisseaux destinés à recevoir les excréments du malade doivent être tenus avec la plus grande propreté et enlevés de suite. Les draps du lit, le linge du malade doivent être changés tous les jours et lavés tout de suite, après désinfection. Enfin la propreté la plus rigoureuse est requise.

Dans le but de séparer l'appartement du malade du reste de la maison on devra tenir autant que possible

la porte fermée, non pas cependant de manière à empêcher l'introduction d'un air pur. Les personnes préposées à la garde du malade doivent être les mêmes pendant toute la durée de la maladie, mais elles devront être assez nombreuses pour que chacune puisse prendre un repos suffisant, des repas réguliers en dehors de la chambre du malade, et tous les jours un peu d'exercice au grand air. Tout en rendant au varioleux tous les services que son état requiert, les garde-malades éviteront de respirer directement son haleine ou les émanations qui s'échappent de sa personne. Une diète généreuse accompagnée quelquefois de stimulants en quantité modérée, aidera l'organisme à résister à la contagion. Celle-ci s'exerce en effet avec beaucoup plus de puissance sur un individu affaibli par les veilles, la privation d'une nourriture saine, les anxiétés morales et toutes les causes de faiblesse que chez celui dont toutes les fonctions s'exercent avec la plus grande régularité.

J'ai déjà dit que la plus grande partie de notre population était imbue de l'esprit de charité. On aime à rendre service à son prochain, surtout parmi les classes laborieuses. Loin de moi

la pensée de vouloir blâmer ce noble sentiment. Mais ce dévouement est plus ou moins éclairé. On raille quelquefois les Américains de la crainte qu'ils manifestent à l'apparition de la variole dans une localité. La peur en effet doit avoir des bornes. Mais ici on néglige jusqu'aux précautions indispensables, on foule aux pieds les premières notions d'une sage prudence.

Un individu tombe malade, aussitôt voisins et voisines s'empressent autour de lui. La maladie est contagieuse, n'importe, il faut le voir, il faut savoir ce que le médecin a prescrit, il faut commenter sur la prescription. On se retire, on apporte dans sa famille le germe du mal, celui-ci éclate et on l'accepte comme un mal envoyé par la Providence. Certes, je le répète encore, la résignation chrétienne est une belle vertu, mais elle ne doit pas nous faire négliger les règles de la simple prudence. On devra donc éviter toutes les visites inutiles. Ceux qui sont obligés par leurs fonctions de garder ou de visiter le malade doivent seuls être admis en sa présence.

Au nombre des causes qui ont contribué à augmenter l'épidémie parmi

nos compatriotes, on doit certainement mettre celle que nous venons de signaler.

Que dire maintenant des moyens désinfectants, qui n'ait déjà été répété bien des fois. Depuis le vinaigre et le soufre employés au moyen-âge dans les terribles épidémies de peste jusqu'à l'acide phénique préconisé de nos jours, un grand nombre de ces substances ont tour-à-tour été donnés comme de sûrs préservatifs contre les maladies contagieuses.

En 1832 on faisait dégager du chlore partout avec autant de confiance que nous en mettons aujourd'hui à répandre l'acide carbolique. Ces désinfectants sont utiles mais s'ils devaient faire négliger les seuls moyens efficaces, c'est-à-dire le bon air et la propreté, il serait peut être mieux de les proscrire tout-à-fait. Mais comme tous ces moyens ne sont pas incompatibles et qu'ils s'entr'aident mutuellement, que beaucoup de médecins distingués prétendent avoir des faits positifs pour prouver leur action, il ne faut pas les mettre de côté.

Pour ceux qui croient à la transmission des maladies contagieuses par le moyen des germes répandus dans

l'atmosphère, la théorie des désinfectants est séduisante. Tuez le germe, disent-ils, et vous arrêterez la maladie dans sa marche. Un germe ne pousse pas là où on l'arrose de poison. Les chlorures de chaux, de soude, de zinc, le sulfate de fer et tous les autres désinfectants agiraient de cette manière.

Mais le moyen le plus actif serait bien l'acide phénique qui est, on le sait, un parasiticide puissant. On a même voulu prouver l'existence des germes répandus dans l'atmosphère par l'effet de cette substance sur les corpuscules organisés. Quoi qu'il en soit, ne rejetons pas ce moyen désinfectant recommandé par de hautes autorités médicales, mais en même temps ne négligeons jamais les deux désinfectants que Dieu a mis à notre disposition en quantités inépuisables, l'air et l'eau.

En effet, dans les maladies contagieuses et surtout dans la variole, ce sont là les deux plus puissants moyens non-seulement pour prévenir la maladie chez les autres, mais encore pour guérir le malade lui-même.

Le Coran fait des ablutions un précepte religieux pour les Musulmans. Sans aller aussi loin, il serait bon que, par charité du moins pour

les autres, cha·un s'en fit une règle invariable. L'eau est un des éléments les plus indispensables au bien être physique et même moral de l'homme. La malpropreté engendre un grand nombre de maladies et en déprimant l'énergie vitale elle contribue même à affaiblir les facultés de l'intelligence.

Ce n'est pas ici le lieu d'énumérer toutes les règles de l'hygiène qui se rattachent à ce sujet. Un volume n'y suffirait pas. Il suffit de dire qu'il ne faut pas craindre les ablutions tièdes chez un malade atteint de variole, surtout pendant la convalescence. Les ablutions froides peuvent être quelquefois utiles au commencement de la maladie pour tempérer la fièvre, mais c'est principalement pendant la convalescence que les bains tièdes deviennent indispensables. Il a été démontré plus haut que les agents les plus actifs et les véhicules les plus ordinaires de la contagion de cette maladie sont les croûtes appelées pyolithes varioliques qui se forment sur la surface du corps des malades. Ces concrétions sont d'autant plus à craindre que le malade est alors plus sujet à venir en contact avec des personnes étrangères. Pendant sa con-

valescence en effet, les amis de la famille viennent le féliciter sur son rétablissement et ceux même qui dans le cours de la fièvre avaient hésité à lui faire visite, supposent maintenant le danger disparu, alors qu'il est le plus imminent. On ne craint pas même d'exposer les autres en laissant sortir le malade avant que toutes ses gales soient tombées. Donc un des meilleurs moyens d'empêcher l'extension de la maladie, c'est de débarrasser le malade au plus tôt de ces concrétions varioliques au moyen d'ablutions répétées, de cataplasmes et surtout de bains tièdes. Tout en empêchant l'extension de la maladie chez les autres, les bains tièdes sont encore un moyen très-efficace de hâter la convalescence du malade lui-même.

Quelques mots maintenant sur la ventilation. L'on s'est peut-être étonné tout-à-l'heure de m'avoir vu recommander l'eau froide au commencement de la variole et de voir préconiser ici la ventilation dans une maladie où la plupart la redoute encore comme funeste et propre à empêcher la sortie de l'éruption.

J'aborde en effet avec quelque hésitation ce sujet qui va heurter des

préjugés profondément enracinés dans l'esprit de plusieurs. Trop jeune encore dans la pratique de la profession pour vouloir enseigner les autres d'une manière dogmatique et leur faire adopter des idées personnelles, je n'aurai pas cette prétention.

Si je n'avais que ma seule expérience à opposer aux vues généralement admises, j'attendrais que le temps vint la consacrer. Mais il ne s'agit pas ici d'une question née d'hier, d'une pure spéculation théorique, mais de ce que l'expérience enseigne depuis des siècles, de ce que les médecins arabes qui les premiers ont décrit la variole, de ce que Sydenham, l'Hippocrate anglais, de ce que tous ses successeurs ont observé et recommandé à sa suite comme le plus puissant moyen de prévention et de guérison dans cette maladie. Aussi n'est-ce qu'appuyé en tout et partout de ces grandes autorités, de ces princes de la science que j'ose recommander cette pratique.

Ces auteurs recommandent donc de placer le malade dans un appartement spacieux et dépourvu de tout meuble inutile, de le coucher dans un lit sans rideaux et de le recouvrir d'une simple couverture en laine. Le

printemps, l'été, l'automne les fenêtres resteront ouvertes nuit et jour. En hiver on les ouvrira assez souvent pour entretenir la fraîcheur de l'appartement. Un feu de grille est un excellent moyen de renouveler l'air d'une chambre tout en chassant l'humidité, mais un poêle contribue aussi à la même fin. En hiver on entretiendra donc le feu, tout en ouvrant les fenêtres de temps en temps. Dans les autres saisons on contribuera aussi au renouvellement de l'air en laissant ouverts l'embouchure et les trous de cheminée. Si le malade peut le faire, il devra se lever et recouvert de vêtements légers propres à laisser circuler l'air autour de sa personne, faire de temps en temps une petite promenade dans sa chambre.

Tous ces moyens tendent au même but, abattre la fièvre, et empêcher une éruption trop copieuse. C'est un principe admis par tous que plus l'éruption est considérable, plus le danger est grand, si bien que dans ce que nous appelons la variole confluyente lorsque les pustules sont si nombreuses qu'elles rentrent les unes dans les autres, $\frac{1}{3}$ la moitié et quelquefois les $\frac{2}{3}$ des malades succombent. Si donc vous parvenez à mo-

dérer l'éruption, par là même vous éloignez le danger.

Les anciens médecins avaient adopté pour principe que, l'éruption étant le moyen fourni par la nature pour débarrasser le sang des matières morbides qu'il contenait, on devait la favoriser de toutes nos forces. De là le régime de serre-chaude qu'ils mettaient en pratique afin de produire une éruption aussi copieuse que possible. Dans ce but ils faisaient fermer hermétiquement portes et fenêtres, recouvraient leur malade d'un amas de couvertures, prescrivait les boissons chaudes, aromatiques et stimulantes. Ce sont encore là les idées qui ont cours partout. Entre autres preuves on peut mentionner que le prix du safran, remède employé dans le but ci-haut décrit, a plus que triplé durant l'hiver dernier.

Un certain médecin célèbre, Jean de Gaddeshen allait encore plus loin, car, d'après Watson, il recommandait d'entourer son malade déjà à moitié asphyxié de rideaux rouges, de murs recouverts de tentures rouges; enfin tout autour de lui devait être rouge, car cette couleur possédait d'après lui, une vertu particulière. Ce Jean de Gaddeshen qui n'était

rien moins que le médecin de la cour d'un roi d'Angleterre au 14ème siècle, possédait le secret d'un remède précieux, car ce remède ne guérissait que les riches. Pour les millionnaires, la dose devait être double. *Duplum sit, si pro divite.*

On voit par là que la profession médicale est responsable des préjugés qui existent encore dans le traitement de la variole. Il en est d'ailleurs ainsi pour les préjugés qui existent encore sur les sujets de médecine. Ces préjugés sont le résultat de théories inculquées parmi le peuple par les médecins eux-mêmes.

Quoiqu'il en soit, le traitement réchauffant dans la variole fut adopté pendant une longue suite de siècles, malgré que Rhazès, médecin arabe vivant au 9ème siècle qui le premier a donné la description de cette maladie, ait recommandé le traitement contraire.

Au dix-septième siècle, Sydenham, le plus grand médecin qu'ait produit l'Angleterre, adopta dans sa pratique et recommanda à ses confrères le traitement réfrigérant. Mais ces derniers refusant de suivre son exemple, il n'en prédit pas moins le triomphe final de ses idées. *Obtinebit demum*

me vitâ functo. Ses espérances se réalisèrent, car la pratique de l'inoculation s'étant répandue par toute l'Europe, certains médecins acquirent une immense célébrité par le succès de leur pratique dans cette branche. On vit bientôt que tout leur succès provenait du soin avec lequel leurs malades étaient exposés à l'air frais. De là à adopter le même traitement dans la variole, contractée naturellement, il n'y avait qu'un pas.

Depuis cette époque le traitement réfrigérant est recommandé par tous les auteurs qui ont écrit sur la variole, depuis Daniel Sutton et Cullen dans le dernier siècle, jusqu'à Watson et Trousseau de nos jours.

Malgré cela il est difficile de le faire entrer dans la pratique. Le principe sur lequel on s'appuie pour préconiser le traitement réchauffant est incontestablement vrai. Toutes les maladies, surtout les fièvres éruptives, sont le résultat d'un effort de la nature par lequel elle cherche à se débarrasser d'un produit morbide et le rôle du médecin est d'aider la nature à accomplir cet objet en réglant les forces de l'organisme pour empêcher leur excès ou leur défaut. C'est le principe admis par tous les vitalistes, c'est le principe

d'Hippocrate, c'est le principe de Sydenham lui-même qui le premier dans les temps modernes a recommandé le traitement réfrigérant de la variole.

Mais ce grand observateur de la nature voyait bien en effet que le sang contenait un ferment morbide cherchant à se faire issue au dehors, mais il voyait aussi que, comme la levûre, ce ferment pouvait augmenter considérablement sous des circonstances favorables, comme un haut degré de chaleur et de fièvre, et loin de vouloir ainsi multiplier les germes de la maladie, il cherchait à tempérer autant que possible l'effervescence produite par son introduction dans l'organisme. Son but n'était pas de refouler l'éruption et de l'empêcher de se manifester à la peau, chose tout-à-fait impossible et dangereuse, mais au contraire d'empêcher la cause de l'éruption de se propager avec autant de rapidité dans le sang et par là même d'éloigner tout danger en rendant inutile sa manifestation extérieure.

Les résultats ont prouvé l'excellence de la pratique de Sydenham. *Naturum morborum ostendit curatio.* Ce traitement est généralement adopté avec plus ou moins de rigueur en

E
es
de

po
d'
pr
qu
tes
de
ma
l'ea
fro
tali
tres
que
ava
S
loin
dém
qui
de l
bill
para
V
ses
Fais
l'éta
fais
gou
part
Celu

Europe et en Amérique. La mortalité est d'autant moindre que cette méthode est suivie rigoureusement.

Londres possède trois hôpitaux pour les varioloux. En 1869, à l'un d'entre eux, les médecins poussant le principe jusqu'à ces dernières conséquences, laissèrent les fenêtres ouvertes nuit et jour, même dans les mois de février et avril, et permirent aux malades qui le désiraient de boire de l'eau froide et de se servir d'ablutions froides. Qu'en est-il résulté ? Une mortalité bien moindre que dans les autres hôpitaux où cependant la pratique recommandée par Sydenham avait été adoptée.

Sans aller chercher des preuves si loin, n'avons-nous pas vu durant l'épidémie actuelle, un de nos médecins quia le mieux réussi dans le traitement de la variole, M. le Dr. Edmond Robillard, suivre une pratique qui a pu paraître téméraire à plusieurs.

Voici en effet comment il traitait ses malades dans les cas graves. Faisant éteindre tous les feux dans l'étage où se trouvait le patient, il faisait ouvrir au milieu de notre rigoureux hiver toutes les fenêtres à part celle de la chambre du malade. Celui-ci était placé sur un matelas

dur, recouvert d'un simple drap de coton, avec une couverture de laine aux pieds. De la neige ayant été mélangée avec un peu d'huile, le visage et la tête du patient étaient recouverts de cette composition aussi longtemps que la chaleur à la tête et le délire persistaient. A l'intérieur la glace et quelques moyens pharmaceutiques dont nous n'avons pas à nous occuper ici, constituaient tout le traitement. Pas un de ses malades, a-t-il affirmé, n'a ressenti le froid, au contraire plusieurs se plaignait de chaleur dans le dos, partie sur laquelle ils étaient couchés.

Pendant que les garde-malades chaudement habillés ressentaient l'impression du froid, le malade lui-même n'exprimait que le bien-être. Les nombreuses personnes de cette ville qui doivent leur existence à ce traitement, pourraient ici témoigner de son efficacité.

Mais ce n'est point dans tous les cas que nous sommes libres d'adopter un pareil traitement. Souvent les préjugés sont trop forts et il faut faire ce que Trousseau appelle, des capitulations thérapeutiques. Au lieu d'entreprendre une lutte inutile, on tourne la difficulté en adoptant tous les

moyens possibles dans le même sens.

Ces difficultés, surtout pour un jeune médecin, sont des plus sérieuses. Trousseau, ce grand praticien dont nous aimons à suivre les enseignements, les a approuvées lui-même et voici à propos d'un traitement analogue, les affusions froides dans une fièvre éruptive, la scarlatine, les paroles qu'il adressait aux jeunes médecins et aux élèves qui suivaient sa clinique : « Toutefois il faut avoir vieilli dans la pratique, il faut surtout ne pas avoir besoin de l'opinion publique pour instituer une médication en apparence aussi audacieuse. Il faut être mû par un sentiment bien profond du devoir pour oser lutter contre le préjugé populaire, préjugé des plus funestes qui veut que, dans les fièvres, les malades soient tenus aux boissons chaudes et enveloppés dans des couvertures plus qu'ils ne le sont dans l'habitude de la vie.

Il n'y a pas, disons-le, de préjugé plus funeste ; il n'y en a pas qui occasionne plus souvent la mort des malades. Cependant la grande voix de Sydenham, qui parle depuis près de deux cents ans, l'autorité des médecins les plus graves, qui aujourd'hui encore ne cessent de le com-

battre, luttent en vain contre lui. Vous comprendrez dès lors les difficultés que rencontrera dans sa pratique le jeune médecin qui croira devoir recourir à ces affusions froides ; ces difficultés seront d'autant plus grandes que les indications de cette méthode de traitement se trouvent nécessairement dans les cas graves, dans ceux où la scarlatine menace d'être mortelle. En instituant cette médication, vous savez que la maladie ne vous présente qu'une chance de salut contre deux de mort, et vous pouvez prévoir si le succès ne couronne pas vos efforts, quelle sera pensée des familles !

Depuis longtemps, continue le même auteur, j'emploie ces affusions ; je les ai employées dans ma pratique particulière avant de les administrer à l'hôpital, car je n'ai jamais rien osé pour la première fois, que je ne l'aie fait dans ma clientèle privée, et je vous déclare que je ne les ai jamais administrées sans en retirer quelque bénéfice. Sans doute tous mes malades n'ont pas guéri, je suis loin de le prétendre ; j'en ai, comme mes confrères, perdu le plus grand nombre,) mais ceux-là même qui sont morts ont éprouvé un soulagement momen-

tané : l'affusion, loin de leur avoir été nuisible, a toujours modéré les accidents, toujours elle a paru retarder le terme fatal. En agissant ainsi dans le monde, ma réputation courait de grands risques et souvent aussi j'ai été mal récompensé du bien que ma conviction profonde me disait de tenter ; mais je suis resté ferme dans cette ligne que mon devoir me traçait, et je persiste dans ma manière de faire, maintenant surtout que ma responsabilité ne m'effraye plus autant. Pour vous, je comprends vos craintes, non pas que vous deviez douter des avantages de la médication à laquelle vous n'oserez peut-être pas avoir recours, mais parce que, en consultant d'abord l'intérêt des malades qui vous seront confiés, vous aurez pourtant à veiller sur votre réputation qu'un rien bat si facilement en brèche au commencement de votre carrière. Cependant quand la voix du devoir commande, quand votre conscience vous dit que cette médication à laquelle vous n'osez pas recourir, parce qu'elle contrarie les préjugés du monde, est une médication utile, il faut la tenter. »

Ajoutons ici un fait propre à montrer l'action de l'air frais dans la va-

riole. Il y a plusieurs années un individu atteint d'une variole grave avec délire s'échappe au milieu de l'hiver de l'hôpital anglais de cette ville. Il se dirige à peine vêtu vers le Champ de Mars, là il s'arrête, se reconnaît et reprend le chemin de l'hôpital. Le froid avait calmé les symptômes nerveux et dès lors la maladie put suivre sa marche naturelle.

Vous pouvez facilement expérimenter par vous-même tout le bien que peut retirer un varioleux de l'air frais et cela sans contracter une maladie que certes je ne vous souhaite pas. Ne vous est-il jamais arrivé, après une journée remplie de préoccupations sérieuses qui ont surexcité le système nerveux, après de longues méditations sur un sujet difficile et important, après avoir écrit quelques pages où la fièvre de la composition vous avait entraîné, ne vous est-il jamais arrivé de vouloir prendre un repos nécessaire et de ne pouvoir le trouver? Vous revenez alors sans cesse sur les idées qui ont fait l'objet de vos préoccupations, et vous cherchez en vain à goûter un sommeil réparateur. Essayez alors un remède très-simple qui m'a réussi bien des fois,

remède préconisé d'abord, je crois, par Franklin, qui était souvent dans l'occasion de le mettre en usage. Levez-vous, mais ne vous habillez pas, faites quelques tours dans votre chambre, laissez l'air circuler librement autour de votre personne, prenez tout simplement un bain d'air et vous sentirez le calme renaître dans votre esprit et un sommeil réparateur venir reposer votre cerveau fatigué.

Eh ! bien, quand un poison septique, celui des fièvres éruptives par exemple, a envahi l'organisme, il se passe quelque chose d'analogue. Seulement les accidents, en raison du virus qui altère profondément toutes les fonctions des centres nerveux, prennent alors une intensité considérable et quelquefois effrayante. Le délire, l'agitation, l'oppression, quelquefois les convulsions, enfin tous les symptômes ataxiques apparaissent et jettent l'effroi parmi les assistants. Pour calmer tout cet orage il n'existe pas de moyens plus efficaces que le froid, les affusions froides, l'air frais.

Vous pouvez par ce que je disais tout-à-l'heure vous faire une idée du bien être qui est la conséquence de

ce traitement, bien-être que le malade nous exprime souvent en terme de reconnaissance.

Je vous ai montré le bien que l'on pouvait retirer du traitement réfrigérant dans certaines fièvres éruptives, non pas en vue que vous l'adoptiez vous-même dans l'occasion sans consulter un médecin, car les circonstances peuvent être telles qu'il deviendrait funeste ; mais principalement pour dissiper certaines craintes exagérées que les personnes qui soignent un individu, atteint de variole par exemple, conservent pour la sûreté du malade lui-même. Ces personnes dévouées s'oubliant elles mêmes pour se consacrer tout entières au salut du malade, savent bien que la ventilation d'une chambre infectée de virus pourrait les empêcher de contracter la maladie, mais, dans la crainte de nuire au patient, elles font taire toute autre considération et s'exposent volontairement pour sauver un être qui leur est cher. En montrant ici tous les avantages du traitement dont je viens de parler, j'ai eu pour but de convaincre ces personnes, dont les intentions sont si louables, que les précautions à prendre pour elles-mêmes, dans le but d'empêcher la contagion

loin de nuire au malade, ne peuvent que lui être d'une grande utilité.

Les quelques moyens que nous venons de passer en revue contribueraient dans une grande mesure à arrêter le progrès de l'épidémie. Mais pour en retirer un résultat satisfaisant, il faudrait les mettre en pratique avec vigueur. A chacun de faire adopter dans le cercle de sa famille et de ses connaissances les règles d'hygiène qui se rattachent à ce sujet. On attend trop de l'action du Bureau de Santé.

Dans un grand nombre de cas, tout ce que les autorités municipales peuvent faire, c'est d'enlever les obstacles qui s'opposent à l'action individuelle.

Si les autorités n'ont pas le concours actif des citoyens, leurs efforts seront inutiles et viendront se briser devant l'apathie générale. Il faut avouer que nous avons en Canada de grands progrès à réaliser dans ce sens. Si M. Disraeli, dans son grand discours à Manchester le 3 Avril dernier, a pu dire avec vérité que la question sanitaire s'impose aux hommes d'Etat comme une des bases du bien être et de la prospérité d'un peuple, nous devons nous hâter de répandre parmi nos compatriotes les notions d'hygiène indispen-

sables à son bien-être physique, intellectuel et moral.

Nous avons besoin d'être forts sous ces trois aspects, si nous voulons conserver à notre nationalité canadienne la position conquise par nos ancêtres, et nous ne conserverons cette position qu'en autant que régnera parmi nous l'harmonie la plus parfaite entre l'esprit et la matière, entre l'âme et le corps. C'est ainsi que nous pourrons accomplir notre mission providentielle sur ce Continent.

FIN.

1
0
s
1-
e
s,
n
is
s-
e
s
1-

up
B
n
1
n
18
ST
C
V
p
h
n
d
n